Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 20

Artikel: Lè ni dè vuipè : (patois de la Gruyère)
Autor: Tobi di j'èlyudzo
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213908

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ples qui souffrent de la perte de leur indépendance, ne sentirions-nous pas le prix de la nôtre ?

Mes chers concitoyens, fêtons le 14 avril, fêtons-le. Qu'il ne soit pas seulement célébré à huit-clos dans quelques cercles de patriotes ; qu'il redevienne une fête populaire, nationale. Qu'il y ait dans nos rues des drapeaux, des cortèges, de la musique, des chants, afin que les petits Vaudois s'en souviennent et s'en réjouissent !

Arborons nos couleurs à nos fenêtres et sur nos poitrines, qu'elles nous parlent d'espérance indéfectible en la liberté ; qu'elles communiquent cette espérance à nos chers hôtes de la guerre, à ceux qui souffrent parmi nous, dans leur patriotisme, qu'elles soient un salut de nos cœurs à ceux qui meurent aujourd'hui pour cette liberté chérie !

Oublions quelques instants les tristesses de l'heure et « Chantons notre aimable patrie. »

Oui, répétons la vieille chanson de nos pères :

Oh ! quelle douce jouissance
De célébrer l'indépendance
Qui vient lui donner : de nouveau
Naissance
Et le nommer : canton de Vaud
Si beau !

LOUIS CURTAT.

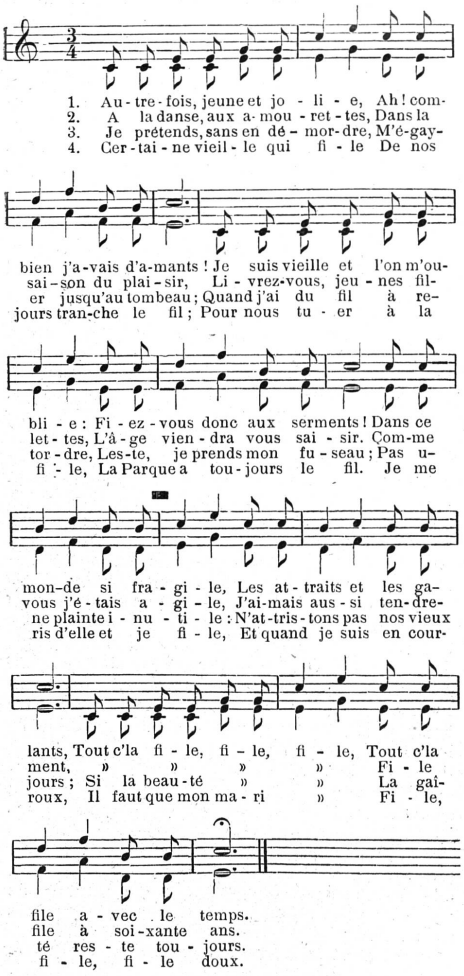
Chez nos fillettes. — L'autre jour, rue Martheray, des fillettes jouaient « à l'hôpital ». Celles qui remplissaient le rôle d'infirmière — c'étaient les aînées — venaient de procéder à la répartition des « maladies » entre leurs cadettes, à qui elles allaient prodiguer leurs soins. L'une de ces dernières, mécontente de son lot, récriminait et se mit à pleurnicher.

Alors celle qui paraissait avoir le pas sur toute la bande, admonesta la récalcitrante :

— C'est bon, toi tu auras la bronchite, et puis rien d'autre ! — P.

NOS VIEILLES CHANSONS

Celà file avec le temps.



LA MERE FRITZ

De Saint-Sulpice nous est venue, l'autre jour, la nouvelle du décès de la mère Fritz, l'ancienne pâtissière de la Cité-Devant.[1] La défunte avait succédé au père Fritz, son mari. De son vrai nom, elle s'appelait Marguerite Metzger-Bær. C'était une personne fortement charpentée, dont les bras s'étaient musclés à pétrir et à rouler la pâte à gâteau. Constamment à l'ouvrage, elle ne se montrait qu'en tablier de grosse toile. Un large bandeau cachait souvent ses joues, à cause des rages de dents dont elle était prise en faisant la navette de son four à sa boutique, où la bise s'engouffrait avec les clients. Tout en changeant de maison une fois ou deux, elle exerça son métier dans la même rue pendant plus d'un demi siècle.

Sa première pâtisserie se trouvait en face de la voûte creusée sous le préau de l'ancienne Académie, où coule une fontaine. Humble petite pièce au plafond bas, elle cadrait bien avec l'aspect vieillot de la Cité-Devant inférieure. On n'eût pu s'y tourner si la marchande y avait mis plus de deux chaises. La gent écolière de cette époque-là en avait fait son temple de la gourmandise. Elle ne connaissait pas encore les vastes tea-rooms à orchestre, les five o'clock des foules cosmopolites. Que de volées de collégiens, de gymnasiens, de normaliens, d'étudiants, comptèrent au nombre de leurs plus douces joies les courts moments passés en cette chambrette imprégnée d'une chaude odeur de pâte et de beurre fondu !

On y allait aux récréations, surtout durant la période des examens, qui mettait du vague à l'estomac autant qu'au cerveau. En poche, on n'avait parfois que dix centimes. Mais cela suffisait pour se payer la « tranche ». Armée de son couteau, la mère Fritz la découpait d'un tour de main et, l'ayant saupoudrée de sucre, vous la tendait comme elle l'eût fait à ses rejetons, avec l'air de dire : « Régale-toi, mon petit ». Ses jeunes chalands devinaient en elle une vraie maman, et ses gâteaux leur en semblaient doublement savoureux. C'étaient des gâteaux aux œufs, au sirop de vin — une des spécialités de la maison — à la rhubarbe, aux groseilles vertes, aux fraises, aux « raisins de mars », aux cerises, aux reines-Claude, aux pruneaux, aux pommes, aux poires channes, selon la saison. En automne, ils se couvraient de guêpes, que la mère Fritz chassait du coin de son tablier.

Les dames, elles, appréciaient fort une sorte de galette dorée, à la farine de maïs, se conservant très longtemps et dont, avec de la crème ou de la compote aux fruits, elles apprêtaient de délectables mouillettes. En faisant leurs emplettes, il leur arrivait de rencontrer chez la mère Fritz des messieurs aux cheveux grisonnants, collégiens de jadis, qui rafraîchissaient leurs impressions de jeunesse en goûtant avec volupté à d'onctueuses « petites salées ».

Presque octogénaire, la mère Fritz, il y a peu d'années, remit sa boutique à des mains plus jeunes. Et la voici maintenant qui s'en va, après avoir, toute sa vie, donné l'exemple du travail, de la droiture, de la bienveillance. A la Cité, dont elle était une des figures caractéristiques, son souvenir ne s'éteindra pas de sitôt. Il demeurera particulièrement vivant chez ceux qui firent leurs études au quartier latin lausannois, longtemps avant les tristes temps actuels, et qui purent s'accorder les tranches qu'elle leur servait si maternellement. V. F.

Dans les nuages. — Dans un train de nuit, un pochard, profondément endormi, est soudain heurté par un voisin qui change de place. Il se réveille à demi, pousse un grognement et marmonne, s'adressant à l'importun : « Alors, quoi, vous montez seulement,... ben ! ! ! » — P.

[1] Vers la fin de sa vie, on l'appelait aussi la mère Tutu.

LÈ NI DÈ VUIPÈ

(Patois de la Gruyère).

Ly a ouna cheptantanna d'an, i parè ke nou thron payi ly è j'ou infèchtâ pè on rè d vuipè : tôlamin ke lè hôtè j'otoritâ chi chon inbalyè. Ly an invouyè à totè lè kemoun l'oâdre dè dèchtruire ti lè ni dè vuipè. Kan l chèketèro dè Pèlamoa ly a rèchu cht'ordonnan the, chè di intrè ly : « Ly va fére bon ! ètherbal tota ha vermena ! Ly è bin vuto de, ma mi vuto fè. Chon lè va prindre avi lè man, on achtou adoubâ : n'oudri pâ grantin k'on ar ouna titha kemin on kartèron ; lè bourlâ, chi n'è pâ tan alègro ; lè j'innéyi, ly fô pâ moujâ tiè fére don ? »

Apri avi prou grantin ruminâ, i ch'inva vê l chindike et ly fâ :

— Tiè fô-the fére et tiè fô-the rèpondre à ho grô bounè dè Friboa ?

Le chindike, on fâchéya, ly fâ :

— Èbin, di-là ke che volon vigni tini lè vuip no lè volin prou tyâ.

TOBI DI J'ÈLYUDZO.

Le tact diplomatique. — Un jeune homme destinait à la carrière diplomatique. Il s'en consulter, à ce propos, un homme d'Etat do il escomptait le précieux appui pour la réali tion de ses désirs.

Après un moment d'entretien, ce dernier à son visiteur :

— Eh ! bien, monsieur, je vois que vous po sédez toutes les connaissances nécessaires à u bon diplomate. Mais il faut encore, pour réus sir dans cette carrière, si délicate, une quali absolument indispensable.

— Et laquelle, monsieur, je vous prie ?

— Le tact.

— Je crois, modestie à part, que cette quali ne me fait point défaut.

— La preuve...

— Eh ! bien, l'autre jour, à l'hôtel, je demand qu'on me prépare un bain. Le garçon qui vien me prévenir que j'étais servi, se trompe de nu méro de cabine. J'entre et, jugez de ma surpris — oh ! point du tout désagréable, d'ailleurs — dans la baignoire était une jeune femme qui, à m vue, pousse des cris d'effroi. Je ne perds pas l nord. Je me retire, en disant : « Oh ! je vous e prie, excusez-moi ; il y a erreur, *monsieur !* »

LE « MAY

Le *Courrier de la Côte* racontait l'autre jour qu'un certain nombre d'enfants de Signy (garçons et fillettes) étaient allés suivant l'ancienne coutume, chanter le mo fleuri dans les maisons du village et jusqu dans les fermes foraines. Partout accueill comme le méritaient de si gentils visiteur ils avaient rapporté de leur tournée de qu faire un copieux goûter.

D'autre part, nous lisons ce qui suit dans *Journal d'Yverdon :*

« Au commencement du XIXe siècle, les tes de mai, à Estavayer, duraient tout un mo chaque dimanche avait ses réjouissances s ciales. Deux de ces fêtes sont, sinon cons vées, mais du moins leur souvenir s'est-il ma tenu assez vivace : la fête bien connue « Maientzes », le 1er mai, et celle de la « poul et des « bovinrons ». Hélas ! à Estavayer com ailleurs, ces gracieuses coutumes tendent à d paraître. Il y a un certain nombre d'années premier dimanche de mai, vers les huit heu du matin, l'on voyait encore arborer, dans différents quartiers de la ville, de grandes c ronnes de fleurs blanches ou jaunes. Ces c ronnes étaient juchées aussi haut que possib On les accrochait au pignon des toits et allait même en suspendre aux girouettes d tours et au sommet du clocher. Les petits g çons se promenaient dans les rues sur d